



HAL
open science

Comptes et légendes

Jean-Marc Lévy-Leblond

► **To cite this version:**

| Jean-Marc Lévy-Leblond. Comptes et légendes. 1991, pp.2-3. hal-03419417

HAL Id: hal-03419417

<https://hal.science/hal-03419417v1>

Submitted on 8 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COMPTES ET LEGENDES

«... C'est le dialogue avec la science qui rend la pensée mythique à nouveau actuelle.» N'y-a-t-il pas dans cet énoncé de quoi rassurer ceux qui, comme nous, croient à la nécessité de confronter la science à son contexte culturel — surtout quand son auteur est un maître des sciences humaines, Claude Lévi-Strauss, dans la préface à son dernier ouvrage, *Histoire de Lynx* ?

Nous nous prenons alors à espérer que l'ethnologue va nous aider à comprendre le caractère singulier de la culture occidentale : le développement de la technoscience et, surtout, la représentation que nous nous en donnons comme d'une activité particulière, séparée et différente de toute autre. Las, Lévi-Strauss renonce par avance à cette ambition, en acceptant, résigné, cette «infirmité de l'homme de la rue» pour qui la science désormais échapperait à toute emprise : «le monde que nous laissent entrevoir les scientifiques d'aujourd'hui est incompréhensible», et «le fossé se creuse irrémédiablement entre des équations que nous sommes incapables de comprendre et la perception quotidienne que nous avons du monde.» Du coup, les anciennes représentations peuvent reprendre du service, faute de mieux : «la pensée mythique redevient un intercesseur, seul moyen pour les physiciens de communiquer avec les non-physiciens», car «pour essayer de nous expliquer ce qu'ils font, les savants doivent recourir à des apologues, à des récits, qui restaurent à l'usage du profane, de vieux modes de pensée.» Tout cela étant dit, «(sans) ironiser sur la pensée scientifique en quoi réside... la grandeur de l'Occident.»

Nous tenons, quant à nous, que cette grandeur ne va pas sans misère. Bien misérables, en effet, sommes-nous de ne pas savoir — ou vouloir — porter sur notre propre culture le regard d'ensemble que nous appliquons aux Arapesh ou aux Bororos. Et ne sommes-nous pas en plein mythe, justement, quand nous nous courbons devant l'inéluctable opacité de la pensée scientifique, idole moderne ? N'est-ce pas un tabou de notre culture qui nous fait considérer la biologie moléculaire ou la physique quantique comme hors d'atteinte des profanes — alors que nous ne comprenons certainement pas mieux, ni moins bien, la gestion d'une grande entreprise, la stratégie de l'État-Major, le pilotage d'une Formule 1, voire même le fonctionnement d'une chaîne de conditionnement d'eau minérale ? Pouvons-nous admettre que les sciences de l'homme n'aient rien à nous dire sur les hommes de science ?

C'est ce défi que relève avec vigueur Bruno Latour dans son salubre ouvrage *Nous n'avons jamais été modernes*. Cet «essai d'anthropologie symétrique» plaide, précisément, contre la démission de la réflexion anthropologique devant notre propre société et démontre la nécessité de ne penser la technoscience qu'au sein des «réseaux» de faits, de pouvoirs

et de discours auxquels elle appartient : « Nous aussi, nous avons peur que le ciel nous tombe sur la tête. Nous aussi, nous rattachons le geste infime de presser un aérosol à des interdits qui concernent le ciel. Nous aussi, nous devons prendre en compte les lois, le pouvoir et la morale pour comprendre ce que disent nos sciences sur la chimie de la haute atmosphère. Oui, mais nous ne sommes pas des sauvages, nul anthropologue ne nous étudie de cette façon, et il est justement impossible de faire sur nos natures- cultures ce qu'il est possible de faire ailleurs, chez les autres. (...) Pour les anthropologues traditionnels, il n'y a pas, il ne peut y avoir, il ne doit pas y avoir d'anthropologie du monde moderne. » C'est bien ce que Lévi-Strauss confirme quand il s'efface devant ces « savants » qui « (essaient) de nous expliquer ce qu'ils font », renonçant d'un coup devant la science à toute la subtile et sceptique méthodologie critique qu'il mettrait à l'œuvre avec n'importe quel informateur trobriandais ou okanagon. Non, les savants ne nous disent pas ce qu'ils font — et qui ne se résume pas à écrire des équations ou manipuler des éprouvettes — car ils ne le savent pas. Il ne nous faut rien moins que cette nouvelle anthropologie, symétrique et réflexive, pour le comprendre.

Où l'on voit que ce beau, mais ambigu, mot : *culture*, ne saurait, dans son rapport avec la science, que prendre sa double acception, esthétique et ethnologique.

A nous désormais de donner aux œuvres de culture, lorsqu'elles nous parlent de science et de technique, leur plein impact sur notre état de culture.

J.-M. L.-L.

Claude Lévi-Strauss, *Histoire de Lynx*, Plon, 1991 ; voir aussi l'entretien de Claude Lévi-Strauss avec Roger-Pol Droit dans *Le Monde*, 8 octobre 1991 (p. 2)
Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, La Découverte, 1991.